

**Le citoyen V.S Pritchett.  
Traduction de J. Nassif**

Je me demande s'il vous arrive d'aller à des expositions de peinture et si vous n'auriez pas vu les dessins exposés à la Galerie W, il y a un mois ou deux. Des dessins italiens, faits par une femme - Effie Alldraxen. Des entrefilets très élogieux, et ce sont les critiques qui les lui ont adressés. Très gratifiant pour moi. Elle est ma fille. Il y avait un grand dessin que plusieurs de nos amis ont remarqué - typiquement italien, la représentation de l'une de ces cours de Palazzo à Rome avec une statue au fond. C'est un dessin qu'elle avait appelé : Le Père. Elle avait rendu l'impression que l'on a à Rome de statues se trouvant partout - des personnes en pierre (vous voyez ce que je veux dire ?) menaçantes, émouvantes, presque sur le point de marcher, encombrantes, poussant presque les vivants en dehors des trottoirs. Un des critiques a dit qu'elle rendait le personnage vivant - curieuse observation, ai-je pensé, parce que pierre et bronze sont chose morte, n'est-ce pas ? Bien évidemment, je ne m'y connais pas en art. Je suis juste un profane, docteur de profession. Mon affaire, c'est la maladie. Ce qui m'a intéressé, quand je suis allé voir l'exposition d'Effie, c'est le fait que l'enfant était malade, quand elle produisait la plupart de ces tableaux. Je dis "enfant" - un lapsus de père ; elle est sur ses quarante ans.

J'espère qu'on ne me trouvera pas trop cru, mais Effie n'a pas été une enfant facile. Je me décrirais moi-même comme quelqu'un de détaché. Je vois tellement de gens malades. Elle nous a envoyés des télégrammes toute sa vie, et avant que j'ouvre celui qu'elle envoyait de Rome, où elle était en train de faire ce dessin, j'ai pensé : dans quel bordel s'est-elle encore fourrée ? Le télégramme d'Effie se lit comme si elle était en train de maquiller son visage dans un miroir - une touche par ci, une touche par là, mais en mots. Il s'énonçait : "A l'hôpital, accident de voiture. Pas d'os cassé, sans gravité, ne t'inquiète pas, une mauvaise dépression, c'est tout. Peux-tu venir immédiatement, sans vouloir t'ennuyer, je t'en prie, si c'est possible. Ce serait très bien."

Les enfants vous arrachent les entrailles. En huit heures, j'étais loin de la pluie londonienne et je me tenais au chevet d'Effie à Rome, l'écoutant me parler de sa voix de petite fille. Elle n'avait pas eu un accident de voiture. Elle avait été poussée par le pare-chocs d'une voiture marchant au pas sur le Corso et avait été renversée par une bicyclette.

"Je pense -" dit-elle, après que nous ayons repris plusieurs fois le récit de l'incident. "Je pense", dit-elle, en avançant obstinément le menton, "que je dois avoir essayé de ne pas me retrouver mariée."

Effie est une femme petite, et même si elle commence à devenir rebondie, elle n'a pas l'air de porter son âge. Elle aura quarante et un ans en Juin prochain. Elle se tenait droite dans le lit et avait l'apparence d'un épagneul doré qui aurait été déguisé avec des châles par des enfants, ce qui le rendrait tout reluisant de contentement et tout honteux de la nouveauté, et qui s'apprêterait à prendre la fuite dans le jardin pour s'en débarrasser.

"A M. Wilkins," ajouta-t-elle.

"Qui est-ce ?" demandai-je.

"Il était dans le train, quand tu m'as vue, venant de Londres. Un instituteur," dit-elle. Pour mettre quelqu'un à l'épreuve, elle use d'un petit filet de voix plaintive et haut perchée.

"Je ne le remets pas," dis-je. "Mais où est le problème ? Est-il déjà marié ?" Une des difficultés de la vie que menait Effie avait toujours été de tomber amoureuse des maris d'autres femmes.

"Oh, non !" dit Effie, en poussant un couinement de plaisir. Elle adorait ce genre de conversations. "Il n'a pas de femme." Puis elle me jeta un regard espiègle. Effie est fière de son histoire tumultueuse. "Je suppose que c'est le fait qu'il ne soit pas marié qui pose problème.," dit-elle.

Effie a deux voix et deux sortes de rire. Sa voix usuelle est petite et douce - la voix positive d'une fille de cinq ans - et elle s'en sert pour dire les choses vraies. Le rire qui va avec est le couinement aigu qui nous enchantait tant quand elle était petite. Cette voix est, sans aucun doute, trop malicieuse pour une femme de son âge. Son autre voix est sèche, cassante, adulte, effrontée et virile et elle se laisse aller à de courts aboiements de rire. Avec cette voix, Effie ne dit pas souvent la vérité. Je savais maintenant qu'Effie allait me raconter un mensonge, car elle arrangea ses couvertures et me regarda d'un air rébarbatif dans les yeux.

"Tu vas te fâcher contre moi," dit-elle de sa manière alerte. "J'ai recommencé à le faire."

"Quoi donc ?"

"A me faire du cinéma," dit-elle. Ce qui la fit rougir.

Je ne répondis pas.

"Quelqu'un me suit," dit Effie.

"M. Wilkins ?" dis-je, essayant de deviner.

"Oh, non, non," aboya-t-elle.

"Un italien, alors ?" lui demandai-je.

Effie fut tellement saisie qu'elle arrêta de rire. Je pouvais voir que je lui avais mis une idée dans la tête, à réserver sans doute pour un usage futur. Elle garde une certaine innocence en elle. Elle avait vécu une quinzaine de jours en Italie et il ne lui était pas venu à l'idée qu'un italien pourrait la suivre dans la rue, sachant pourtant qu'ils suivaient d'autres femmes. Elle n'avait pas pensé à cela, parce que c'était elle, dans ses rêveries, qui était toujours le poursuivant.

"Oh, non," dit-elle. "Pas un homme." Puis elle ajouta d'un air prude, me corrigeant : "Pas suivie. Accompagnée."

Un ange passa, elle continua. "Partout," ajouta-t-elle. "Dans la rue. Je dois lui faire de la place. Je dois marcher hors de sa route. C'est ainsi que j'ai été renversée. Il n'y avait pas la place."

Effie jeta un regard inquisiteur sur mon regard inquisiteur. "Je ne peux pas savoir si tu me regardes, Papa," dit-elle. "Tu as la lumière sur tes verres de lunettes."

"Mais qui donc t'accompagne," fut ma question.

"Oh, je savais bien que tu comprendrais ! Passe-moi mes dessins qui sont sur la table," dit-elle. "Je vais te montrer. Non, apporte-les tous. Pas celui-ci. Ni celui-là - des fleurs, pas mal, tu ne trouves pas ? Le voici. C'est bien lui." Elle l'indiqua du doigt. "Il vient avec moi."

Il y avait seulement sous mes yeux le dessin de la cour d'un palais romain, mais sans personne.

"La statue," dit-elle. "Ça marche avec moi partout où je vais." Il y avait effectivement une statue dans l'avant-plan du dessin. Elle éclata en sanglots non feints. "Idiot, n'est-ce pas ?" dit-elle en reniflant. "C'est venu... ici... ce matin. Mais c'est parti, maintenant que tu es là. Pas si folle, cette statue - Pas la tienne, la mienne. Je parle de moi - Je ne suis pas folle. Mais c'est vrai." Puis elle dit, avec dans la voix une nuance de honte esthétique : "Elle est en bronze, assez tardive, 1884."

Je suppose que je dois la grande influence que je garde sur ma fille au fait que croire tout ce qu'elle dit est devenu pour moi une règle absolue. Je ne l'ai jamais connue comme manquant de sens pratique. C'est une femme alerte et qui a les pieds sur terre - une rangeuse de tiroirs, une ravaudeuse de bas, une connaisseuse en casseroles (comme qui dirait) - et elle est jolie. Ses cheveux blonds sont plus mats à présent et elle a des yeux sombres comme la feuille du gingembre. Un poète parlerait à leur propos d'"astres". Elle s'habille bizarrement, comme le font les célibataires, mais c'est parce que son sens pratique la pousse à trouver le moyen à propos de n'importe quoi de faire différemment. C'est ce qu'elle faisait à présent avec une statue.

"Ça doit faire un bruit horrible," lui dis-je.

"Effrayant," dit-elle. "Et puis elle est d'une si vilaine époque."

L'effet que l'Italie peut avoir sur des anglo-saxons est toujours impressionnant. Deux jours plus tard, quand la température d'Effie était retombée, je fus pour visiter son persécuteur. Le palazzo se trouve sur la rue qui mène au pont qu'on emprunte pour se rendre au château Saint Ange. Il y a un grande vestibule d'entrée sentant la fumée de bougie éteinte et puis on marche à travers une double rangée de colonnes vers une cour qui s'étend au delà, la colonnade continuant sur les trois côtés du bâtiment. Sur le quatrième s'élève plus haut le mur en briques de quelque grande maison, caché par des plantes grimpantes et des fontaines. Au sortir de la chaleur de la rue, cette cour est fraîche et charmante. Quel personnage l'esprit folâtre d'Effie avait-il choisi. Je les observais. Les statues étaient insérées sous des arcades ou placées parmi des arbustes. Elles se tenaient au milieu de l'éclat sombre des plantes grimpantes et derrière les fontaines. La fontaine principale était adossée au mur du fond et formée de trois tritons, avec le masque de la catastrophe sur leurs gueules, qui faisaient jaillir leur jet dans le bassin placé en dessous ; dans les coins de la cour deux autres conduits exprimaient leur eau d'un voix plus haut perchée dégoulinant du feuillage grimpant. L'air était aussi calme et frais et doré que du vin blanc ; les notes de l'eau bruissante, hautes et basses, emplissaient le lieu d'une sorte de conversation lointaine entremêlée de rire tranquille. On pouvait imaginer que ce bruit n'était autre que le jargon usuel des personnages se tenant par là ou qui s'étaient posés sous les vingt arcades de la colonnade. Apollon, dans la suffisance de ses joues et fesses, - était-ce lui qu'Effie avait choisi ? Ou Mercure, de retour d'un de ses vols mémorables ? Ou Vénus à l'esprit en jachère, ou Diane, cette arriviste ? Lequel parmi tous ces dieux et déesses parés de blancheur et pointant leur doigt, parmi ces nymphes en pâmoison et ces éphèbes talentueux, avec leurs yeux aveugles de crasse et leur oreilles sourdes comme la pierre ? Quand je pénétrais dans la cour, c'était comme si mes pas avaient gelé le mouvement des immortels qui, lorsque j'aurai tourné le dos, reprendraient le cours irréconciliable et impossible de leurs vies.

Je me suis sorti de cet épisode dérangent dans la vie de ma famille tellement mieux que dans

n'importe quel autre que je n'ai pas maintenant de répulsion à décrire la grande statue de bronze qui était manifestement celle d'Effie. Elle se tenait sur un socle élevé au milieu de la cour. Un bronze. Plus grand que nature, c'était la représentation d'un homme nu ; sur le piédestal était gravé en caractères gras un nom, avec en dessous les mots "Cittadino Esemplare" - Le Citoyen Exemplaire. C'était un homme dans la force de l'âge - un marchand, un bourgeois, un père de la cité en quelque sorte. Ses traits exprimaient la force, son corps était musclé, ses veines ressortaient, il avait la poitrine large et l'arrogance. Les jambes étaient puissantes ; l'expression du visage tragique, jalouse, autoritaire, déraisonnable et morose. Les grosses mains étaient les larges mains d'un homme d'action - les mains d'un soutien de famille qui pourraient assommer un ennemi ou faire marcher une femme. Le Citoyen était (pouvait-on deviner) le chef d'une grande famille au pouvoir incontestable, un maître du lit matrimonial, l'homme marié au sens absolu.

M. Wilkins vint avec moi lors de cette visite dans la cour - le M. Wilkins dont Effie m'avait parlé quand j'arrivai à l'hôpital et dont j'avais fait mon affaire de parvenir à me mettre en rapport avec lui. Je jetai un coup d'œil sur M. Wilkins. Je contemplai la statue. Quel rival !

Il me faut décrire M. Wilkins. Si mon portrait apparaît défavorable, ce sera parce que M. Wilkins était de ces hommes qui s'adonnent avec enthousiasme à l'art de vous inspirer une impression défavorable. C'était un homme de haute taille, la quarantaine, avec des cheveux secs portant une veste gris clair et une cravate d'écolier. Il avait des difficultés de prononciation. Nous nous rencontrâmes pour la première fois au bar de mon hôtel pour boire ce qu'il appela : "un verre de vine".

"Je suis maître d'écoule," me dit-il. Il s'inclinait et se relevait du haut de sa taille fine en même temps qu'il parlait - une habitude tirée du fait d'avoir à parler à des enfants petits - et ses mains n'arrêtaient pas de s'agiter futilement dans ses poches. Un homme sympathique, prolix en mots du langage descriptif, et qui était tout le temps en train de se monter régulièrement le bourrichon, mais juste avant d'atteindre sa limite, quelque chose l'arrêtait net, sa gorge émettait un petit bruit et des larmes d'excuses lui venaient aux yeux. En poussant le trait, cela pouvait suggérer le côté louche d'une double vie.

Je l'aurais reconnu à partir de ce que m'en avait retracé Effie ; elle est un imitateur cruel. Il avait été dans le train qui quittait Londres et dans l'autocar qui de Paris traversait les Alpes. Ils étaient en vue de Turin, me dit-elle, quand Wilkins, qui était assis derrière elle, mit sa main sur l'accoudoir du haut siège et lui donna une tape sur l'épaule. "Château," dit Wilkins. Il y a souvent des chapelles blanches sur les sommets des collines escarpées des basses vallées alpines.

Effie s'inclina en avant pour bien voir. "Reliquaire, je crois," dit Effie, qui travaillait son guide bleu.

"Paire Dieu !" dit Wilkins. "Vous avez raison, reliquoire."

Un peu plus tard il y eut une autre tape. Puis une autre. De Turin à Milan, et puis de Bologne à Florence, dit-elle, M. Wilkins a dû lui donner sur l'épaule une douzaine de tapes. D'abord il lui fallut se tordre le cou pour se tourner vers lui, car il avait mis son visage à côté de l'accoudoir de son siège ; puis il lui fallut tourner le dos et se retourner en avant, se tendant pour voir ce dont il parlait ; après cela, il lui fallut se retourner en arrière vers lui pour faire un commentaire. Elle voyait alors une tête aux cheveux secs, et la tête en question se mettait à zigzaguer, nez penché, s'adressant à elle derrière une moustache en broussaille. Ses réponses étaient le plus souvent des corrections,

car, sur un ton très poli, M. Wilkins était souvent dans l'erreur pour ce qui est de son information. A des moments d'accalmie, elle l'entendait faire un chuintement derrière elle. Il faisait ce bruit, elle le découvrit plus tard, en frottant ses mains de haut en bas sur les cuisses de son pantalon, comme un garçon qui est sur le point de recevoir du bâton. Passé Florence, son cou était raide et son épaule droite était voûtée vers le bas, ayant pris un angle inconfortable à cause des efforts pour éviter la tape de M. Wilkins. A son hôtel, quand elle se déshabilla, elle constata une marque sur sa peau délicate.

J'ai tout de suite compris Wilkins. Son défaut de prononciation n'était pas le produit d'une quelconque affectation. Il donnait l'impression d'être l'effet d'une sorte de piété familiale, par déférence à une sœur chérie, cultivée et défunte, à moins qu'il n'ait été dû au catarrhe, car il parlait comme quelqu'un qui tient un inhalateur accolé à l'une de ses narines pour être à même de garder ses distances par rapport au rhume. Une femme peut dissimuler sa vie, mais Wilkins ne pouvait pas cacher sa mise anachronique, sa culpabilité qui le rendait trop gentil. A sa façon, de par sa partielle asymétrie, il avait de l'allure, mais il semblait qu'était accrochée une pancarte à son dos sur laquelle Effie avait pu lire immédiatement : "Désire frénétiquement une femme qui me rafistole."

Effie me raconta que de la tape sur l'épaule Wilkins passa à une faible compression sur le haut du bras. Effie aime sentir la force d'une main. A Milan, le groupe avec lequel ils voyageaient se rendit à l'opéra, et Wilkins s'endormit durant tout le premier acte, émettant un son personnel, issu de sa narine débouchée, qui était juste une note au dessus de celle des violons.

"Quelle hante," s'excusa Wilkins, "j'ai farcé sur le vine."

Ils allèrent visiter à Milan la cathédrale. "J'aime le baroque," dit Wilkins.

"C'est du gothique," dit Effie sèchement.

"May parole," Mademoiselle Alldraxen, dit Wilkins avec appétit : "j'aime ça, quand vous êtes sévère. Vous me prunz en main."

Devant Léonard de Vinci, à Bologne : "Maintenant, vous alley me faire passer sous la douche." Et à Rome, s'adressant au groupe dans son ensemble, alors qu'il était attablé pour un repas : "Paire Dieu, Mademoiselle Alldraxen m'a passé un savon, ce matin, au Vatican. Ca, j'en ay bousoin."

La proposition effective de Mariage fut présentée, me raconta Effie, sur le Colysée la nuit. L'illumination installée là pénètre par le haut des arches et transforme la possoire que forment les hautes briques en un entrelacs d'ombres aux odeurs fortes. Des touristes invisibles font entendre le chuchotement enroué de leur voix. Traversant la brune obscurité parvenaient les syllabes nasillantes de la voix des guides :

"Dé-chi-rés en mor-ceaux par des ani-maux sau-vages," disait un guide lorsque Wilkins prit la main d'Effie.

Effie lui dit : "Ne soyez pas stupide," et revint, avec humeur, vers l'autocar qui klaxonnait, les réclamant. Elle m'a raconté qu'au moment même où Wilkins s'était déclaré, une peine aiguë s'était manifestée dans son épaule et s'y était installée comme une aiguille. C'était, pour ainsi dire, sa dernière tape et il l'avait ainsi poussée dans sa maison. Quand elle regagna son siège dans le car, elle était contrariée, puis la contrariété la quitta. Je peux l'imaginer regardant avec fierté les femmes du groupe qui étaient déjà en train de cancaner à propos de M. Wilkins et d'elle. L'expression de son

visage ne faisait que leur signaler : "Mon rhumatisme. Je savais qu'il allait venir."

J'ai vu Effie amoureuse un grand nombre de fois. Je ne veux pas dire qu'elle était en la circonstance amoureuse, mais elle était - comme elle aimait être - sur une voie adjacente à l'amour. Quand cela lui arrive, sa nature change ; elle change même de forme. Ses seins remontent, son dos se redresse, ses joues se gonflent doucement. Sa voix devient sage et triste et émet un doux sifflement caractéristique. D'un air maussade sa tête est relevée. Elle ressent comme le poids de l'air avant une tempête au dessus de sa tête, cette oppression qui fait que les gens se plaignent de maux de tête, se retirent dans une chambre assombrie et tombent malades. Car pour Effie l'amour est une maladie. Les docteurs attentionnés et les nurses déçues concluent à l'existence d'un lit imaginaire, qui n'est pas le lit de l'extase, mais le lit d'un mal d'une façon ou d'une autre satisfaisant.

Je passerai sur les passions de son enfance, mais il y eut M. Lucas aux beaux-arts, quand elle avait dix-huit ans. La femme de M. Lucas ne voulait pas accepter de divorcer avec lui ; Effie se rendit malade du cœur. Puis il y eut un homme appelé Bobby, qui dit : "c'était seulement une passade." Effie passa une année avec des névralgies. Sinclair, sa femme et de trois : bronchite. Le nommé Allardyce, catholique romain, séparation judiciaire : migraines. Macdonald dont la femme était en Inde : grossesse nerveuse. Je pourrais continuer. S'il existait un homme immariable amoureux de quelqu'un d'autre, l'instinct qui poussait Effie vers l'hôpital ferait en sorte qu'elle le trouve tout de suite. Si un homme non marié tombait amoureux d'elle, comme le fit Wilkins, elle ne pouvait que le rembarrer.

Effie connaît tout ça par cœur. Je le lui avais expliqué en clair il y a six ou sept ans - une fois pour toutes, avais-je pensé - après qu'elle ait passé avec une valise contenant des serviettes, des draps et des nappes, trois jours assise sur l'escalier menant à l'atelier d'un peintre appelé Gotloff, chez lequel elle avait l'intention de déménager, mais qui avait pris le large à temps à Paris. Je la retrouvais à l'hôpital en convalescence après ce qu'elle avait prétendu être une tentative de suicide. Je n'oublierai jamais le sourire prolongé et confus qui se dessinait sur son visage et l'aboiement du rire satisfait qu'elle émit quand je me rendis à son chevet. C'est vraiment du mariage que je suis amoureuse, non des hommes," me dit-elle alors.

Effie était pourvu de tout le nécessaire pour traiter l'affaire Wilkins. Au déjeuner, après que Wilkins se soit déclaré, elle parlait au groupe de "sa vieille douleur" - il s'agissait de sa douleur à l'épaule. Les femmes ne tardèrent pas à lui proposer leur remède. Après chaque suggestion, la douleur ne manquait pas de changer de nature. Après l'épaule, elle attaqua la tête, de la tête elle passa à l'estomac, de l'estomac aux genoux. Était-ce la nourriture ? Était-ce le vin ? Les femmes donnèrent leurs ordres à Wilkins, qui se rendit à la pharmacie et revint avec un tas de médicaments - des cataplasmes, des pilules pour les maux de tête, des pastilles pour la gorge, des tablettes contre l'indigestion, des pilules pour le foie, des drogues, des purges, et des remontants. Un kilo aussi bien de coton hydrophile - c'était son idée à lui. Le groupe se rendit aux catacombes dans l'après-midi et Effie et William restèrent à l'hôtel. "Pas de thermomètre !" dit Effie. Et à nouveau Wilkins sortit. Quand il revint, raconta Effie, elle était seule au salon.

"Je meurs de soif," dit-elle. "Y aurait-il de l'eau minérale ?" Ayant reçu une demande précise, Wilkins était contraint d'y aller d'une réponse un cran au dessus. Il commanda un cognac. Quand il fut servi, il se tint à côté d'Effie, les mains à plat sur ses longues cuisses, la considérant avec

enthousiasme ; la maladie chez les femmes était une forme de reddition. Dans la réalité vraie, bien sûr, c'était lui qui se rendait. Au moyen de ses luxuriantes affections, Effie lui offrait le terrain de sa reddition. Il prévoyait - je n'en ai aucun doute - la maison, une vie entière marquée par les montées et les descentes pour satisfaire le corps de l'objet sacré, avec des plateaux et des flacons. Il avait peut-être même imaginé les alternances de calme et de blâme.

Le cognac faisait du bien à Effie ; l'évocation subtilement médicinale qu'il contenait de ses anciennes maladies dut sans doute lui réchauffer le cœur. Elle jeta un regard à M. Wilkins, toujours dans l'attente de davantage de punitions.

"J'ai soudain découvert," me dit-elle, "qu'il en avait réellement l'intention. Je veux dire qu'il voulait vraiment m'épouser." Il était, selon toute apparence, ce qu'elle avait recherché toute sa vie depuis l'âge de trois ans - un mari. Ils étaient assis dans la chaleur d'un profond sofa. Tenant son verre, la tête penchée en arrière et regardant le plafond, elle parla. Soumis à l'imitation par sympathie que lui suscitait son amour, Wilkins se pencha en arrière et regarda aussi le plafond. Ils échangèrent respectivement des versions inauthentiques de leurs premières années. M ; Wilkins cessa de regarder le plafond et contempla Effie avec une admiration sans réserve.

"Paire Dieu !" s'exclama-t-il. "Kant à moi, je n'aye jamay zou de passé."

Ce n'était pas une rodomontade ; c'était un aveu. C'était dit à la façon confondante et irréfléchie de quelqu'un qui, à partir du moment où du passé serait à prendre en ligne de compte, grillerait d'envie de consacrer son avenir à couler sa vie dans le sien. Je suis tout à fait certain qu'avant qu'Effie n'ait eu l'occasion d'entendre cette phrase prononcée par lui, M. Wilkins n'avait pas le moindre intérêt pour elle ; le malheureux avait été condamné à ses yeux ayant la malchance d'être mariable. Mais à présent qu'il avait dévoilé qu'une difficulté existait, il était devenu parfaitement mariable, puisque la difficulté était pour elle indispensable.

J'écoutais Effie tandis qu'elle était assise au lit racontant son histoire à sa façon évasive et désordonnée. Son mouchoir humide était entortillé dans une main. Une minute elle riait et la suivante elle se tamponnait les yeux, tandis que la religieuse n'arrêtait pas d'entrer dans la chambre au mauvais moment et qu'au dehors les voitures des italiens changeaient de vitesse en abordant la colline. Elle m'assura que les mots prononcés par M. Wilkins l'avaient amenée à faire une comparaison entre leurs deux cas. Elle a dû prendre le temps de se demander si elle ne pourrait pas réenvisager la mise en scène de sa vie et ne plus davantage apparaître dans le rôle de la victime des mariages contractés par les autres, mais comme une innocente attendant, avec le soin et la circonspection voulus, qu'a la fin "l'amour fasse son apparition". Effie était aussi douée que n'importe quelle femme pour changer les données de la pièce dans laquelle elle jouait son rôle. Je ne sais pas - elle ne me l'a pas raconté - mais il ne me gêne pas de faire le pari qu'Effie répliqua : "Moi non plus, je n'ai pas eu un vrai passé".

Mais je n'étais pas là pour faire dans la spéculation, aussi lui demandai-je : "D'accord, mais qu'est-ce que tu lui as dit ? Lui as-tu annoncé que tu l'épouserai ?"

"Oh non !", jubila-t-elle de savoir qu'elle me rendait fou. "Tu es drôle. Je lui ai dit qu'il me faudrait y penser."